

CHAPITRE 47 JOURS

Œufs de grenouille

Tout était déjà là ; je ne cherchais que l'instant fatidique où se détacherait la première phrase : l'homme, quelque porte qu'il ouvre, où qu'il aille, même cloué à sa chaise, finit inéluctablement par tomber sur le passé. Et moi, écrivain qui avait vécu des années de froidure, je me suis arrêté sous le porche par lequel on sort de la jeunesse. À présent, je pressens le secret de la poésie, et son germe vain. Je compte explorer des paysages invisibles. Qui parle de soi ne doit rien passer sous silence. Si, ici ou là, je me mords la langue, si je saute un détail, cela ne sera pas pour m'épargner, il faut parfois s'écartier de la vérité car la vérité est un puits – qui s'y abreuve d'eau fraîche et se fortifie l'âme, qui y chute et rencontre la mort. Tout ce qui commence tend inéluctablement à revenir à son commencement. Quand j'aurai fini cette histoire, je saurai pourquoi j'écrivais.

Le monde a vieilli, l'heure de son extinction approche. Tout ce qui est au monde a vieilli : et les plantes, et les

gens, et les volcans. Les œufs aussi ont vieilli. Les pères ont vieilli, le fruit de leurs entrailles vieillit. Les histoires qui parlent d'eux et de nous vieillissent. Ma jeunesse aussi a vieilli, tout comme celle de mon père. Il a longtemps fui ce à quoi on ne peut échapper. J'écris à son sujet avec prudence, comme si je le cherchais, car c'est avec prudence qu'ils l'ont cherché. J'écris ce que les autres ont vu comme ils l'ont vu ; j'écris aussi ce que les autres ont entendu, répété et rapporté. Leur vérité sera ma vérité sur mon père. Leur mensonge sera mon mensonge. Non, je n'affirme rien ! J'écris comme je pense que cela a pu ou dû se passer. Je ne le défendrai pas, car je ne peux le défendre ; et nombre sont ceux qui ont gémi sous sa main.

Mon père. Il était insignifiant en ce monde jusqu'à ce que sa traque commence. Le cherchaient des bipèdes : gendarmes et mouchards. Le cherchaient des quadrupèdes : chevaux et chiens policiers. Le cherchaient des autorités : la police et l'armée. Le cherchait la loi. Le cherchait le froid ; les froids canons des fusils le regardaient. Le cherchait le feu : les balles sifflaient et les brûlantes malédictions des mères et des veuves éplorées le rattrapaient. Ils le cherchaient... Pendant quarante-sept jours ils l'ont cherché...

Ici, au Foyer pour les personnes en situation de handicap, où je travaille depuis peu, je cours dans tous les sens – cela ne me pèse pas. Je suis arrivé ici, j'ai trouvé ce travail comme je l'ai trouvé ; mon voisin – un célèbre joueur qui avait pris le nom de Clark, avait plumé le directeur aux cartes. Quand le directeur n'a plus rien eu

à miser, il a eu l'idée d'offrir un poste d'une valeur de sept mille euros. Clark a gagné le poste au jeu et il aurait pu le vendre à n'importe qui, mais je suis arrivé – je rentrais de Despotovac. Je ne me doutais pas qu'on allait me donner du travail. Clark, joueur à l'âme singulière, ne m'a pas dit – présente-toi pour cet emploi, car tu es orphelin, seul au monde. Non. Clark m'a dit : *Présente-toi pour cet emploi au Foyer... Ton père Numan Numić était un brave, je le connaissais, du coup, à mon tour de faire quelque chose pour toi. Va travailler.*

Bien entendu, je sais que mon père n'était pas un héros, même si beaucoup le qualifient de tel – non ; il était en cavale, il s'est caché pendant 47 jours et 47 nuits, et aujourd'hui encore, depuis ces 47 jours et ces 47 nuits, il fait irruption dans mes jours et mes nuits.

Et voilà, comme le fils de quelqu'un, comme le voisin d'un joueur, je suis arrivé dans ce foyer, dans les odeurs de macaronis, de sueur, de poêles et d'assiettes sales, dans les cris ; je suis monté au troisième étage, j'ai longé la cuisine, la salle de billard et la salle d'échecs, j'ai trouvé l'administration et je suis allé voir le directeur.

Ah oui, c'est toi... Tu as fait quoi comme études ?

En bégayant, j'ai dit, j'ai fini le lycée technologique à Despotovac. Mon diplôme est arrivé par la poste. Je prévoyais d'étudier, mais cette opportunité s'est présentée.

Parfait. Tu commences aujourd'hui, apporte-moi ton diplôme demain. Félicitations.

M-m-m-merci.

Avoir un emploi est un privilège, tu dois en être conscient. Commence à travailler, stabilise-toi et tu pourras étudier en parallèle, plus tard, rien ne presse... Tu vois bien que la moitié du pays n'a pas de travail. Ils partent tous à l'Ouest, les gens partent, juste pour se nourrir. Ils courbent l'échine pour un morceau de pain sec. Tu dois mettre cette chance à profit.

Qu-qu-qu'est-ce que je dois faire ?

Tu vois, dit le directeur, et à compter de ce jour, il ne me laissa pas lui poser beaucoup de questions, et s'efforça plutôt de parler lui, pour ne pas avoir à m'écouter. Nous avons des servantes. Ce sont les femmes qui servent leurs repas à nos patients. Mais c'est bien d'avoir aussi un servant. Mieux vaut dire servant que servante homme. Tu poses le plateau, tu leur dis de manger ; tu reviens plus tard et tu prends la vaisselle, tu l'emmènes à la cuisine pour qu'ils la lavent... Sois toujours prêt à aider. Quoi que te disent les docteurs, les infirmières, les aides-soignants, les physiothérapeutes, écoute-les... Tu es jeune, sois au service de tout le monde, tout simplement. Et si quelqu'un t'envoie chercher des cigarettes, cours, vole, obéis ; à ce propos, je te préviens, il est interdit de fumer à l'intérieur du bâtiment ; si tu veux fumer, sors sur la terrasse.

Je n'essayai même pas de lui dire, je ne fume pas. Je posai une question : *E-e-est-ce que le t-t-travail est d-d-difficile ?*

Comment ça, difficile ? Certains patients sont difficiles. Au rez-de-chaussée, tu as les paraplégiques. Au

premier et au deuxième étage, les malades mentaux et les alcooliques. Ici, au troisième étage, à côté de l'administration, tu as la cantine, la salle de billard et de baby-foot, les plateaux d'échecs... Au quatrième et au cinquième étage, tu as les vieux – car cet endroit, à l'origine, était censé être une maison de retraite, et au sixième étage, tu as un peu de tout : des cas désespérés, des gens qui ont oublié qui ils sont. Il y en a qui, peut-être, cachent leur identité, d'autres qui ont vrillé pendant la guerre et qu'on a retrouvés terrifiés, amnésiques. Il y a là des patients qui ont fait une bonne dizaine d'hôpitaux, partout on a essayé de les soigner puis on les a envoyés finir leurs jours chez nous. Il y a du malheur dans de nombreuses chambres, mais ce qui est important pour toi, c'est que c'est un bon travail, un travail facile.

M-m-monsieur le d-d-directeur, c-c-c'est qu-quoi le m-m-mieux que je p-p-peux f-faire ?

Le mieux pour les patients ? Ignore-les. La plupart d'entre eux sont ici parce que leurs familles payent pour ne pas les avoir à la maison. Certains sont ici depuis vingt ans. Nous ne savons rien d'eux, ils n'ont pas le moindre papier, nous ne savons même pas comment ils s'appellent... Nous attendons qu'ils meurent ; si nous craignions moins Dieu, nous les achèverions, mais je ne sais pas où nous pourrions nous en débarrasser. À qui envoyer les corps ? Pour beaucoup, ici, c'est leur dernière adresse.

Qu-qu-qui est mon chef ?

Tout le monde est ton chef. Quand quelqu'un te dit quelque chose, tu obéis. Ne sois pas en retard au travail. Tu seras tantôt du matin, tantôt du soir, comme les autres. Chaque étage a trente chambres. Au rez-de-chaussée, tu as les chambres de 1 à 30, au premier étage de 101 à 130, et ainsi de suite jusqu'au sixième où tu as les chambres 601 à 630. Ici, au troisième, les pièces ne sont pas numérotées. Tu apprendras vite. Présente-toi à l'infirmière en chef, elle te dira ce que tu dois faire, les étages dont tu devras t'occuper... Bonne chance ! Comment tu as dit que tu t'appelais, déjà ?

S-s-semir N-n-numić.

Semir Numić... Un joli nom ! Ton père était le célèbre Numan Numić ? C'est ce que m'a dit Clark, s'il n'a pas menti.

Ou-ou-oui. C-c-clark n-n-ne m-m-ment p-p-pas.

Ton père Numan Numić était un homme, un vrai ! Il n'a pas laissé souiller son honneur, mais ici, au travail, ne parle pas de lui ; c'est du passé... Allez, petit, va faire connaissance avec l'infirmière en chef, elle te donnera des instructions. Une fois que tu auras enfiler un pantalon blanc et une blouse blanche, tu seras beau comme un docteur.

Quand j'eus passé le seuil, le directeur me rappela. Il m'avertit de ne pas parler de politique, ni de l'identité nationale du personnel : Tu es jeune, ne va pas te fourrer dans ces histoires !

Il me demanda aussi : *Jeune homme, je n'ose pas demander à Clark des nouvelles de son frère. De Goulasch. Je sais qu'il a passé des années reclus. Est-ce qu'il est vivant ?*

Il est m-m-mort.

Il est mort ? Bah, mieux vaut ça que de passer des années reclus. Je connaissais Goulasch de l'époque où il était serveur... Enfin, peu importe, va faire ton travail.

Je reçus immédiatement une blouse blanche, un pantalon blanc et des sabots blancs. Je me promenai aux différents étages, attendant que quelqu'un me demande quelque chose... Je fis un tour à la cantine, entrai dans certaines chambres, mes narines s'emplirent des odeurs de macaronis, de vaisselle sale et de la sueur qui depuis des années coule le long de l'échine du peuple. L'infirmière en chef m'avait dit que j'avais la charge du rez-de-chaussée, du premier et du deuxième étage – je devais passer de chambre en chambre ramasser les plats et les couverts –, et que même si quelqu'un me disait de ne pas prendre l'assiette, qu'il mangerait plus tard, il fallait lui répondre qu'il avait eu assez de temps, et qu'il n'avait qu'à manger plus vite la fois suivante...

Sur de nombreuses tables de nuit, à côté des têtes de lit de nos patients, les assiettes étaient restées intactes, personne n'avait mangé ses macaronis, mais ils avaient presque tous bu leur yaourt. Je ramassai rapidement les assiettes et jetai les pots en plastique. J'annonçai à l'infirmière en chef que j'avais fini mon

travail. Les paraplégiques et les malades mentaux, en général, se taisent, ils sont perdus dans leurs pensées ; les alcooliques tricotent des pulls et des chaussettes. Le silence règne dans les chambres. Je fis connaissance avec quelques paraplégiques, certains me souhaitèrent bonne chance pour mon nouveau travail. Je fus heureux de ne pas trouver Zlatan. Quand le tribunal l'avait déclaré pénalement irresponsable, le juge avait précisé dans son verdict qu'il ne devait pas se faire soigner ici, dans la région où il avait commis ce qu'il avait commis, mais loin de sa ville natale. Mieux valait que je ne le rencontre pas.

L'infirmière en chef me félicita. *On va faire quelque chose de toi, pourvu que tu ne te mêles pas de politique... Beaucoup de cruches et de godiches sont entrées dans des partis, maintenant, les partis les protègent et elles se la coulent douce. Si tu te tiens à distance de la politique, tu pourras faire un bon employé, me dit-elle. Parfois, il faudra aussi que tu nourrisses un patient... Mais ça non plus, ce n'est pas difficile.*

Je visitai le quatrième et le cinquième étage, j'allai de chambre en chambre, fis connaissance avec les vieux. À force de s'être tus si longtemps, ils parlent volontiers. Les uns chantent. D'autres jouent aux dominos. Certains commentent les manigances en coulisse des services secrets et des centres de pouvoir. Et au sixième étage, dans la chambre 601, je tombai sur deux hommes qui racontaient leur vie.

Un homme se roulait sur le sol mouillé. Me voyant en blouse blanche, il demanda : *Me permettez-vous de patauger dans la mare ?*

Je hochai la tête. Lui donnai mon autorisation. Il m'adressa un sourire, tel un enfant qui aurait reçu une glace. Il se leva et commença à raconter son histoire. Sans être très disert, il parlait clair ; il était, me semblait-il, furieux contre le monde entier, sauf contre moi. Il m'avertit : *Ici, ils m'appellent tous l'Homme qui prétend être une grenouille. Je suis une grenouille qui a été punie et transformée en homme. Je veux de l'eau !*

L'autre était un Noir qui se présenta comme Abera, fils de l'empereur éthiopien Haïlé Sélassié, prince légitime et prétendant au trône. Il tenait la tête haute, comme s'il commandait à une armée sur une vaste plaine, et cherchait du regard ses unités les plus éloignées, qui n'attendaient que ses ordres. Il me dit : *Jeune homme, veux-tu bien te présenter ?*

S-s-semir Nu-u-umić.

Numić ? Il fit les yeux ronds.

Je bredouillai que j'étais le fils de Numan Numić, que tout le monde connaissait ici ; je ne pensais pas qu'un étranger aurait entendu ce nom...

J'ai entendu parler de ton père, c'était celui qui se cachait, mais quand tout ça s'est passé, j'étais en Éthiopie ou en Jamaïque, je ne suis arrivé en Yougoslavie que bien plus tard, j'ai demandé l'asile car la Yougoslavie et l'Éthiopie avaient de bonnes relations. Les communistes respectaient

l'empereur d'Éthiopie. Tu sais, j'imagine, qui était le Ras Tafari. Mon père. Quand il fut honteusement renversé, quand il fut trahi, je me réfugiai en Jamaïque, où les gens pensaient que mon père était plus qu'un homme, ils lui prêtaient des qualités surnaturelles. Mais pour m'empêcher de recevoir le soutien de l'Éthiopie et de la Jamaïque, les services secrets ont intrigué pour me faire arrêter, pour m'écartier et me cacher ici. Petit à petit, au fil des ans, j'ai noué des liens avec la population locale, j'ai entendu toutes sortes d'histoires, y compris celle de Numan Numić, il me semble qu'il se cachait, il avait sans doute tué des gens...

Je gardai le silence.

Tu as des problèmes ? Quelqu'un a essayé de lancer une vendetta ? De te tuer ? me demanda le Noir.

Je secouai la tête de gauche à droite, pour éviter de parler ; depuis longtemps, j'avais appris, par des hochements de tête, des gestes, des haussements de sourcils, à économiser mes mots, car la majorité des gens trouvait pénible de m'écouter. Plus je parlais, plus les gens s'éloignaient de moi. C'est peut-être pour cela que j'ai commencé à écrire.

Monsieur Abera, qui portait une vieille chemise à motifs africains et un collier de dents de bêtes, tenta de mettre en parallèle sa tragédie et la mienne.

Vois-tu, jeune homme... Ton père, malgré tout, n'était qu'un homme ordinaire, alors que mon père était empereur. Plus on tombe de haut, plus la tragédie est grande. Toi, peut-être qu'on te méprise en tant que fils d'un assassin, peut-être même qu'on te traque...

En bégayant, je dis à monsieur Abera que personne n'était à mes trousses, car étant bègue, je ne tombais pas sous le coup de la vendetta...

N'en sois pas si sûr – qui sait quelles armes sont braquées sur toi. Je ne voudrais pas qu'une balle te trouve, mais elle peut arriver d'une minute à l'autre... J'ai peur pour toi.

Monsieur Abera a peur pour moi, mais moi, je ne me suis jamais caché, et je ne réfléchis pas au fait qu'un membre des familles dont mon père a versé le sang puisse vouloir se venger.

Monsieur Abera est convaincant, mais l'Homme qui prétend être une grenouille l'est aussi. Il a remarqué que j'étais crispé, transi.

Il dit : *Mon but, c'est de retourner dans le monde des grenouilles, parmi les miens, mais je reviendrai te voir sous ma forme humaine, ne serait-ce qu'une demi-heure, pour t'apporter un remède contre le froid. Tu frissonnes, tu es en sueur, je te plains ; n'oublie pas, si je vis, je supplierai le roi des grenouilles, qui m'a châtié et changé en homme, quand j'aurai purgé ma peine et serai redevenu grenouille, de me rendre ma forme humaine pour pouvoir t'aider, car tu es le seul à m'avoir autorisé à barboter dans ma mare, pour entretenir ma peau. Il ne faut pas que ma peau pâlisse ici, parmi les hommes. Je suis biologiquement menacé. Ils ne me laissent pas sortir, aller à la mare la plus proche, juste pour m'allonger un peu. Je dois me préparer à redevenir grenouille.*

Tout en parlant, il asperge le sol de sa bouteille d'eau et se roule par terre.

Monsieur Abera n'y prête pas attention, le fait que le sol soit mouillé ne le dérange pas. Il est assis sur son lit, sur les draps noirs et sales, tel un empereur sur son trône.

J'avais fini ma première journée de travail. Je n'étais pas allé voir les vingt-neuf autres chambres du sixième étage, mais je n'y étais pas tenu. Le lendemain, je remis au directeur mon diplôme d'études secondaires. Je me rendis dans toutes les chambres du rez-de-chaussée, du premier et du deuxième étage, finis ma tournée puis, pour passer le temps, je fis un tour dans les chambres du quatrième et du cinquième étage, regardai les gens... J'arrivai au sixième. À nouveau j'entrai dans la chambre 601. Et à nouveau j'y restai longtemps. L'Homme qui prétendait être une grenouille me proposa de trouver une manière de le faire sortir du Foyer en cachette, juste pour l'emmenner à la mare la plus proche, il me revaudrait ça plus tard.

Je gardai le silence. Puis il me supplia et m'implora d'aller à la mare la plus proche et de dire à une grenouille qu'une de leurs congénères était prisonnière de la chambre 601, qu'elle avait presque purgé sa peine et devait revenir dans le monde des grenouilles.

S'il te plaît, fais-le pour moi, je crains que mon peuple ne m'ait oublié !

Manifestement, il passait ses heures et ses jours à se rouler sur le sol mouillé, s'efforçant de ne pas perdre les caractéristiques amphibiennes dont son châtiment l'avait

éloigné, mais il ne me disait pas quel péché il avait commis dans le monde des grenouilles. Pourquoi avait-il été puni ?

J'ai l'espoir que les grenouilles vont venir me ramener dans mon monde, j'ai peut-être été gracié... J'espère qu'elles vont venir aujourd'hui !

Abera, ce petit Noir maigrichon, fluet comme un oiseau des marais, ne prête pas attention à lui, mais il s'adresse chaleureusement à moi : *Jeune homme, il faut que tu saches qu'il y a toujours pire que le pire. C'est horrible, ce qui t'est arrivé ; quelqu'un, à coup sûr, veut te tuer et se venger, mais imagine ce que c'est pour moi – j'ai perdu la Corne de l'Afrique, j'aurais dû être roi des rois, et maintenant, je passe mes jours ici et j'ingurgite des plats fadasses. D'infâmes brouets ! Que ma vie te serve de leçon sur l'ampleur de ce que l'on peut perdre, et toi – ne pleure pas trop sur ton sort ; je crains juste que les cousins de ceux que ton père a abattus ne veuillent t'abattre.*

Je sortis de la chambre 601. Immédiatement, dans le couloir, je tombai sur un homme dont la poche portait le nom Vekić. *Tu es le nouveau ?* Je hochai la tête. *Allez, viens boire un café, viens chez moi.*

J'entrai dans une petite pièce bien rangée. Il posa une *džezva*³ sur le réchaud.

T'as payé pour ce boulot ou tu l'as gagné au jeu ?
Je bredouillai que je n'avais ni payé ni gagné au jeu...

3. *Džezva* : petite casserole haute à col étroit et à long manche servant à la préparation du café turc. (N.d.T.)

Ça m'étonne, on surnomme le directeur 5-7-9. Tout le monde sait qu'il faut payer pour travailler ici. Cinq mille pour une femme de ménage, sept mille pour tout ce qui est niveau lycée, et neuf mille pour un poste de docteur. Jusqu'à récemment, il prenait des marks, maintenant, il prend des euros, mais il n'a pas divisé le tarif par deux⁴ – les chiffres sont restés les mêmes : 5-7-9. Tout ce qu'il prend, il le joue, et parfois, il mise un poste et le perd à la table de jeu... À moins que tu ne sois dans les jeunesse d'un parti ? Il lèche toutes les bottes, il veut être dans les petits papiers de tout le monde...

Je me taisais.

N'ai pas peur de moi, mon garçon, ça fait vingt-cinq ans que je suis ici, je travaille, je regarde et je m'étonne... Je suis physiothérapeute... Il y a beaucoup d'histoires très dures au Foyer, des vieux, des paraplégiques, des malades mentaux... des gens sans identité... Chacun porte sa croix. Certains payent leur prise en charge avec leur retraite, pour d'autres, c'est la famille qui paye et pour d'autres, les services sociaux... Il y a des gens qui vivent ici depuis trente ans et qui fixent un point dans le vide depuis trente ans. Mais ce sixième étage – le Service spécial –, c'est encore une autre histoire. Là, il y a des gens que personne n'est jamais venu voir.

Je bafouillai que j'étais, au sixième étage, entré dans la chambre 601.

4. Un euro vaut à peu près le double d'un mark allemand. (N.d.T.)

Tu as dû en entendre des vertes et des pas mûres...

L-l-l'Homme qui p-p-prétend être une g-g-gren-n-nouille, bégayai-je, esp-p-père que des g-g-gren-n-nouilles v-vont v-venir le chercher... p-p-pour le r-r-ramener dans le m-m-monde des g-g-grenouilles...

Il raconte toujours ça, nous ne savons rien de lui mais, si je peux te donner un conseil, ne les écoute pas trop car, parfois, il se passe des choses qui te persuadent qu'ils ont raison et tu te mets à douter de la vérité... Quand tu as l'impression que le mensonge du fou est devenu plus réel que ta vérité, fuis, sauve-toi, sinon, tu tomberas sous leur emprise...

Je l'interrogeai sur l'Éthiopien.

Laisse tomber, ne l'écoute pas, celui-là, ça fait long-temps qu'il a complètement vrillé. Le prince qui voulait être empereur !

Le physiothérapeute Vekić me proposa de me reconduire en ville. Nous poursuivîmes notre discussion. Il me dit qu'il allait prendre dix jours de congé. Tandis que nous roulions vers la ville, j'aperçus une grenouille – elle traversait la route en sautillant, et finit sous la roue avant droite de la voiture. Je me retournai, et vis qu'elle était écrasée... Vekić dit : *J'espérais qu'elle allait s'en sortir ! Ouh, imagine, si notre patient de la chambre 601 voyait ça ! Il serait fou de douleur !*

Je regardai Vekić, hochai la tête. J'étais d'accord. Il roule et parle : *Je te le dis, ne les écoute pas, sinon tu vas devenir comme eux. Un jour, il y en a un qui a arraché*

le couvercle d'une boîte de pâté et qui s'est coupé la bite. On la lui a recousue mais, quand il a repris connaissance, il a dit : Puisque c'est comme ça, je vais recommencer ! Certains mentent pendant des années et croient à leurs propres mensonges, je te jure – si on les faisait parler à la télé pendant deux heures, la majorité des téléspectateurs les croirait.

Je me dis... nous sommes tous à l'endroit où nous sommes parce que nous ne pouvons pas être ailleurs.

Vekić ne me demanda ni comment je m'appelais ni où j'habitais. Il me dit que j'avais de la chance d'avoir un travail. C'était la première personne qui me disait que j'avais de la chance.

Le lendemain, au travail, je servis les repas au rez-de-chaussée, au premier et au deuxième étage ; deux heures plus tard, je revins chercher les assiettes, les couverts et les pots de yaourt, puis je montai au sixième étage. Dans la chambre 601. L'Homme qui prétendait être une grenouille ne m'adressa pas la parole, mais monsieur Abera était d'humeur bavarde. Il me dit que l'Éthiopie était un pays millénaire ; sous le règne de son père, elle était bien mieux organisée que les restes actuels de l'ex-Yougoslavie. *C'était un pays où la politique était faite par les nobles, pas par les voleurs*, dit monsieur Abera. L'Homme qui prétendait être une grenouille semblait n'accorder aucune attention au monologue de monsieur Abera. Mais moi, je l'écoutais attentivement car jamais auparavant, je n'avais rencontré un homme qui avait des prétentions au trône.

Et tandis que l'Europe commence seulement à légaliser la prostitution et à protéger les prostituées, à organiser des examens médicaux, nous, en Éthiopie, nous avions une représentante des prostituées qui siégeait dans les cérémonies nationales, dans le stade – oui, oui, la déléguée des prostituées représentait cette catégorie, elle faisait partie des invités de marque. Nous étions un peuple sexuellement émancipé. Mon père a eu six enfants de son mariage, moi, je suis un enfant hors mariage. Il avait une servante issue du peuple des Afars. Les femmes de ce peuple sont les plus belles du monde... Elle était jeune, elle ne pouvait pas dire non à l'empereur... Et elle m'a eu ! Mais le Ras Tafari n'a pas chassé ma mère. Non. Il nous a gardés, elle et moi, dans son entourage, il l'a fait employer en cuisine, et moi, depuis tout petit, j'étais chargé de nourrir les lions et les tigres de sa résidence, ou plutôt, je lui tendais les bouts de viande et il les jetait dans les cages... Mon père avait coutume, pour ses rendez-vous importants, de se promener avec son collaborateur entre les cages ; je lui tendais les bouts de viande et il les jetait aux bêtes – il avait plus confiance en moi qu'en ses autres enfants. J'écoutais ce qu'il racontait, j'étais au courant de tous les secrets d'État... Il avait un pays organisé, il avait même un homme qui était chargé de nettoyer les chaussures des invités quand, lors d'une réception, Lulu, son chien préféré – ce polisson –, pissait dessus. Ce chien avait l'habitude de pisser sur les chaussures cirées et impeccables lustrées des visiteurs prestigieux... Mon père a été renversé,

c'était un complot, de l'intérieur et de l'extérieur. Ils l'ont accusé d'être responsable de la famine. Des morts de la famine. Quelle ineptie ! Accuser quelqu'un de la famine en Afrique. Quand l'Afrique a-t-elle mangé à sa faim ?

Ils n'arrêtaient pas d'accuser mon père d'organiser des festins. Mais le Ras Tafari ne pesait qu'une quarantaine de kilos. Il faisait 1,57 mètre. Les jambes fines. Je suis pareil. Va voir les photos de l'empereur ; de tous ses enfants, c'est moi qui lui ressemble le plus... Et tu sais, c'est moi qui ai perdu le plus quand ils ont renversé mon père, mais je sais que mon peuple est fier, je suis convaincu qu'un jour, ils vont me retrouver et me donner la couronne qui me revient.

Le Ras Tafari est né Tafari Makonnen Woldemikael. Lors de son couronnement, en 1930, on lui a donné le nom de règne de Hailé Sélassié. Il a mené des réformes agraires, émancipé les esclaves, formé un Parlement et une justice. Il était respecté dans le monde, il a reçu presque cent déisations civiles et militaires... Quand les Italiens nous ont occupés, il s'est réfugié en Angleterre. Là, avec ses réseaux, il a organisé l'insurrection et il est rentré en Éthiopie, avec l'aide des Anglais, en 1942. Il aimait la jeunesse, il a offert un de ses palais à l'université. Il a fondé l'Organisation de l'unité africaine. C'est alors que la presse occidentale a commencé à l'attaquer. Imagine, s'ils avaient formé les États-Unis d'Afrique et exploité et vendu eux-mêmes les trésors de l'Afrique ? Aujourd'hui, ils seraient comme les États-Unis d'Amérique. Les journalistes étrangers se sont

mis à cracher sur mon père sur ordre des services secrets. Ils l'accusaient sans cesse du grand nombre de victimes de la famine, mais mon père n'était pas responsable de la sécheresse. Nos ennemis ont acheté nos généraux. Ils ont renversé mon père. Les services secrets ont financé et organisé des grèves. Ils ont emprisonné la famille impériale. J'étais aux côtés de mon père, en qualité de serviteur, en réalité il me gardait à ses côtés comme son fils, mais me présentait comme son serviteur pour me protéger des autres membres de la famille. Bientôt la monarchie a été abolie, bientôt mon père est mort. Ma mère, bien plus jeune que mon père, venait, comme je te l'ai dit, du peuple des Afars. Elle était musulmane. Pour l'empereur, l'avenir de l'Éthiopie résidait dans une personne issue d'un couple mixte, une personne qui pourrait unir les musulmans et les chrétiens. Il pensait que j'étais précisément celui qui pourrait unir le peuple éthiopien.

Je le regardai. Je restai longtemps muet, mais il finit par répondre à la question qui m'intéressait. *Je m'attends à prendre enfin la couronne qui me revient. C'est sûr ! Je suis caché ici, mais mon peuple me trouvera !*

L'Homme qui prétendait être une grenouille n'était pas loquace ce jour-là. En bredouillant, je lui dis : *Hier, sur la route, le physiothérapeute Vekić a écrasé une grenouille en voiture, sans le faire exprès...*

Oui, oui ! Cette grenouille était certainement en chemin pour me tirer d'ici ! Mon peuple ne m'a pas oublié !